

Jean ARCHIMBAUD Un Maître de la lumière



J. ARCHIMBAUD (1901-1976), artiste peintre graveur, illustrateur, maître incontesté du pastel a mis trois quarts de siècle avant d'acquérir une réputation internationale.



ES personnalités ayant marqué de leur empreinte notre histoire locale ne manquent pas ! Brosser leur biographie détaillée et exhaustive serait une tâche ardue voire impossible ! Les uns ne sont pas natifs de la cité et n'y séjournent parfois qu'une brève partie de leur vie ; d'autres quittent la région avant de devenir illustres... Pourtant en raison de leurs activités publiques ou professionnelles, de leurs créations intellectuelles ou artistiques, quelques personnages ont contribué à enrichir notre patrimoine historique et culturel ; ils sont devenus des **figures de notre ville**. Ainsi en est-il de Jean ARCHIMBAUD.

Jean ARCHIMBAUD ne passe pas plus d'une vingtaine d'années dans la région, à Jœuf et à Moyeuve-Grande, avant de s'expatrier en Auvergne puis au Canada. Cependant, c'est à Jœuf que débute sa carrière professionnelle ; c'est aussi à Jœuf qu'il fonde un foyer. Les paysages, monuments et édifices de la cité stimulent l'inspiration artistique de ce passionné de dessin. Les sites joviciens figurent parmi les premières œuvres d'une production très abondante.

C'est pourquoi, souhaitant rendre hommage au talent de J. ARCHIMBAUD, comme le fit l'éditorialiste d'un journal local paru en 1929 et titrant : "**Les Artistes d'aujourd'hui : UN JOVICIEN**", nous prenons respectueusement la liberté de nous annexer ce concitoyen éphémère dont le nom mérite d'être transmis à la postérité bien au-delà des murs de notre ville.



Prophète en son pays d'adoption

Jean ARCHIMBAUD est âgé de 28 ans quand ses mérites artistiques commencent à être reconnus. En feuilletant ses revues habituelles, le responsable de l'hebdomadaire local découvre par hasard en 1929 le nom de l'un de ses concitoyens. Reprenant de larges extraits de la "**Revue moderne des Arts et de la Vie**" et de la "**Revue des Artistes d'Aujourd'hui**", le journaliste lui consacre alors deux colonnes en première page ; l'article, très élogieux pour l'artiste, fait la une au même titre que la chute du cabinet BRIAND et la crise ministérielle qui s'ensuit (voir document page suivante).

Des dons précoces

Né le 20 mai 1901 à Epernay, J. ARCHIMBAUD dessine depuis sa plus tendre enfance. En présence des dispositions que montre son élève pour le dessin, son directeur d'école envisage de le faire entrer à l'École des Beaux Arts de Nancy. Mais le maître perspicace doit renoncer à son projet car les goûts du jeune garçon de douze ans se portent également vers la mécanique : l'artiste en herbe opte pour l'École Supérieure de Nancy. Mais la guerre arrive et bouleverse tout projet. Réfugié avec sa famille à Chaumont (Haute-Marne), le jeune Jean s'adonne seul au dessin ; il travaille à la plume ou au crayon Conté et réalise plusieurs peintures (voir p.4).

Projets et désillusions

La guerre s'achève enfin. En 1919, Jean ARCHIMBAUD est essentiellement un autodidacte formé sans maître et sans autres directives que celles apprises sur les bancs de l'école primaire. A 18 ans, il a la généreuse illusion de croire pouvoir vivre de son art ! En quête de conseils, il soumet ses productions à deux techniciens. Fin 1919, il est introduit auprès du maître graveur Léon SALLE à Paris par Émile HIMBLOT, lui-même graveur de talent et maire de Joinville. Léon SALLE apostrophe le jeune protégé de HIMBLOT : **«Avec ce que vous savez faire, vous n'avez pas le droit de lâcher, mais ne vous confinez pas à ça ! La gravure ne fait pas vivre une famille»**. Jean ARCHIMBAUD, légèrement ébranlé, poursuit ses études sous la direction du maître Henry GAZAN. Celui-ci l'encourage mais ne lui cache pas qu'il faudra encore des années de travail pour parfaire son talent.

Le jeune homme effectue son service militaire à Bordeaux, puis ne pouvant consacrer autant de temps à l'étude - la vie a ses exigences - il renonce à la carrière purement artistique et trouve en 1921 un emploi aux Forges de Jœuf comme ajusteur ; il passe rapidement au bureau d'études, à Messempré (Ardennes) puis à Jœuf en 1924, lorsqu'il épouse Mlle Ida BIAZOT dont le père est chef de service de la charpenterie des Forges de Jœuf. Les jeunes époux s'installent alors à Moyeuve-Grande au 5, rue de la Fontaine et ont 3 enfants en quatre ans. J. ARCHIMBAUD conserve son emploi de dessinateur industriel jusqu'en 1938, mais le gros sacrifice consenti en 1921 n'est pas un renoncement total ! Bientôt, il reprend ses chers crayons car il le proclame lui-même : **«Dessiner pour moi est l'égal de respirer, sans respiration, pas de vie possible, sans dessin pas de vie possible non plus»**.

Premières œuvres, premiers éloges

"Sans renoncer à l'âpre joie de créer J. Archimbaud poursuit ses études, visitant les musées, observant les tableaux des maîtres et s'inspirant de la nature elle-même" (1). Travailleur acharné, l'artiste en devenir poursuit avec ténacité

Les Artistes d'aujourd'hui : UN JOVICIEN

Parmi les nombreux artistes dont s'enorgueillit notre pays, il en est un, inconnu de ses compatriotes et dont la modestie dût-elle en être froissée, que nous tenons à présenter aux lecteurs de la «Vallée de l'Orne».

C'est parmi mes revues, en lisant la «Revue moderne des Arts et de la Vie» et la «Revue des Artistes d'Aujourd'hui» que je trouve par hasard le nom de Jean Archimbaud. Il n'est pas un inconnu des Joviciens, étant le beau-fils de M. Leraf, employé aux Forges de Jœuf, chevalier de la Légion d'honneur et le gendre de M. Biazot, chef de Service aux Forges de Jœuf.

"L'Avenir de la Vallée de l'Orne" du 26 octobre 1929.

son ascension vers la perfection et la beauté et n'ambitionne que de faire toujours mieux.

Après quelques essais de peinture à l'huile et de pastel, dans lesquels il ne trouve pas la satisfaction qu'il en attendait, il cherche à exprimer ses observations par des dessins à la plume, au crayon Conté et à la sanguine. Cependant, il n'abandonne pas la gravure pour autant et demeure en correspondance assidue avec le maître H. GAZAN, avec lequel il parfait ses connaissances artistiques. Vers 1925-26, il réalise pour les établissements DE WENDEL un **bois gravé illustrant la plaquette du cérémonial de la bénédiction des hauts fourneaux**. C'est sa première œuvre d'importance.

La notoriété arrive avec la fin des années vingt ; J. ARCHIMBAUD expose à Arpajon, Versailles, Paris et Metz. C'est notamment en 1929 l'exposition des Amis des Arts de Versailles qui lui vaut d'excellents papiers dans deux revues spécialisées ; après une courte biographie de l'artiste, les critiques commentent de façon élogieuse les diverses œuvres présentées (voir page 4).



Bois gravé de J. ARCHIMBAUD : "Paysage d'usine", extrait de l'ouvrage de J. CHEVALIER "Trois siècles d'industrie, les Forges d'Hayange et de Moyeuve".

(1) Article de C. MORRO dans "La Revue moderne des Arts et de la Vie".

Une période jovicienne...

Les paysages de notre cité et les bords de la rivière en particulier, inspirent particulièrement l'artiste qui acquiert une certaine réputation régionale en cette fin des années 20. En 1929, il réalise deux sépias intitulées "**Un matin sur l'Orne**" et "**Un lever de soleil sur l'Orne**" qui sont exposées au salon de Versailles l'année suivante (voir page 5). Tout naturellement, lorsque "**L'Union Ouvrière de Jœuf**" (1) se voit confier par "**L'Union Drouot**" la préparation du "**Grand Concours Régional et Festival de Gymnastique et de Musique**" pour l'année 1931, le comité d'organisation fait appel aux talents de Jean ARCHIMBAUD. Il exécute alors 7 dessins originaux devant illustrer le programme, souvenir officiel de la manifestation : deux sont destinés à orner la couverture tandis que les 5 autres s'ajoutent aux reproductions des tableaux cités plus haut. L'artiste participe activement à la mise sur pied du concours et son nom figure dans la liste des organisateurs au sein de la commission "**Publicité**". Sur les neuf tableaux et dessins reproduits dans le livret programme des 18 et 19 juillet 1931, huit illustrations - à l'exception de celle figurant en première de couverture - sont également éditées en cartes postales et vendues par pochettes pour aider au financement des deux journées.

...et une période moyeuviennne

Installé à Moyeuve-Grande depuis son mariage, J. ARCHIMBAUD ne pouvait manquer d'illustrer avec talent la " **cité millénaire du fer**". Les années 30 sont une période très prolifique ! «**Je suis souvent allée dans la maison de Moyeuve entre 1930 et 1938 ; je m'en souviens dans les moindres détails ! C'était une vaste maison dont les murs étaient tapissés de tableaux (...)**» nous écrit Mme ARCHIMBAUD-DUMONT. (2)

A Moyeuve également, J. ARCHIMBAUD ne refuse jamais de mettre son art au service de la vie associative. Nombre de ses dessins illustrent diverses brochures : "**Le programme officiel du 75^e anniversaire**

Jean ARCHIMBAUD devant sa table à dessin vers 1930 (photo prêtée par sa nièce, Madame N. DE CASSAN).



Un haut fourneau vers 1700 - 1750, bois gravé, extrait du "**Cérémonial de la bénédiction d'un haut fourneau**", édité par la Maison De Wendel vers 1925.

de la fondation de l'Union Lorraine", en 1936 et "**Essai d'histoire paroissiale à l'occasion du cinquantième de la Consécration de l'église**" par l'abbé JACQUEMIN en 1937.

(1) "**L'Union Ouvrière de Jœuf**" : association créée en 1921 à l'initiative de l'abbé PEITZ, curé de la paroisse Sainte-Croix. Son objet est "**T'éducation populaire, la création et l'entretien d'œuvres moralisatrices, utilitaires, philanthropiques**". Elle regroupe alors la section "**Pierre de Bar**", société d'instruction physique et de préparation militaire et les patronages "**St-Nicolas**" et "**Jeanne d'Arc**" accueillant respectivement les jeunes gens et les jeunes filles.

(2) Mme DUMONT est la nièce de J. ARCHIMBAUD (lettre de février 1994).

Nouvelle guerre, nouvel exil

En 1939, la seconde guerre mondiale éclate et constitue une terrible épreuve dans la vie de J. ARCHIMBAUD. Les Allemands s'emparent de la quasi totalité de ses travaux artistiques. Sa famille est dispersée ; tandis que sa femme et ses enfants, qui ont réussi à sauver quelques-unes de ses plaques, se réfugient dans le Cher, il quitte la Lorraine en juillet 1940 pour Aubière (Puy-de-Dôme). C'est dans ce contexte douloureux de la guerre que la carrière de l'artiste prend de l'envergure.

Convoqué à Vichy, ARCHIMBAUD se voit confier par le gouvernement, la responsabilité de l'édition, de la conception et de l'illustration de livres sur les méthodes d'apprentissage pour le compte de l'**"École Nationale pédagogique technique de Bell-Ombre"** à Clermont-Ferrand. Il accepte, sa famille part alors le rejoindre. Pour mener à bien ce projet, il doit apprendre 14 métiers en plus de la lithographie et de la zincographie. Il passe ainsi six longues années pendant lesquelles il continue à créer, à temps perdu, quelques-unes de ses plus belles œuvres d'art.

En effet, avec la collaboration de Jean de BUSSAC, imprimeur de la région, il illustre plusieurs livres magnifiques sur Brioude et sa région, Royat, l'Auvergne et la Haute-Loire (1). Parallèlement, J. ARCHIMBAUD exécute plus de 200 dessins sur l'Auvergne, imprimés en taille douce. Ces œuvres se trouvent aujourd'hui entre les mains de collectionneurs de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne...



Peinture à l'huile réalisée en 1916, par l'artiste âgé de 15 ans (photographiée avec l'aimable autorisation de Mme ARCHIMBAUD-DUMONT).

L'EXPOSITION DE VERSAILLES (1929)

JEAN ARCHIMBAUD a présenté au salon de Versailles un ensemble de ses œuvres. Elles comprennent un **"Napoléon blessé devant Ratisbonne"** d'après Gautherot (Conté) ; des sépias : **"A la lisière du bois"**, **"Le chemin du Chesnay"** (Ardennes) ; des dessins à la plume : **"L'Étang"** et **"Paysage d'automne"**. Tout en signalant plus particulièrement dans cette exposition **"La clairière"**, je regrette que les premiers plans manquent d'ampleur, quoique le dessin de ce coin de forêt soit assez fouillé. J'ai réservé pour la fin de ces notes un paysage ardennais exécuté à la sanguine, auquel vont mes préférences personnelles ; qu'il me soit permis de considérer cette **"Fin de Journée"** comme le meilleur des dessins de l'artiste, car la mise en page, l'éclairage du sujet, l'enveloppement des lointains donnent à cette sanguine, la grâce et la fermeté d'un tableau.

La persévérance de l'artiste dans l'effort est digne d'être encouragée. Mais il se doit de se débarrasser de toute mièvrerie et tendre à la recherche d'œuvres plus larges et plus puissantes.

Clément MORRO dans **"La Revue moderne des Arts et de la Vie"**.

LES sépias, sanguines, contés et dessins à la plume exposés par Jean Archimbaud aux Amis des Arts de Seine-et-Oise m'ont attiré et retenu par leurs belles qualités de technique et leur saveur évocatrice. Car il n'y a pas seulement dans ses œuvres comme **"A la lisière des bois"**, **"Coucher de soleil"**, etc..., un rendu parfait, un pur sentiment poétique les anime et leur donne un charme bien personnel (...)

Et voici l'idéal de J. Archimbaud :

«Me rendre maître de la lumière, l'emprisonner sur mon papier, faire vivre un paysage, en n'utilisant que des moyens sobres et restreints, et retrouver devant l'œuvre terminée, l'émotion ressentie devant le sujet et communiquer à d'autres cette émotion ; voilà plus ou moins bien défini mon but».

J'ai trouvé dans les œuvres exposées par Jean Archimbaud de belles réalisations de cet idéal.

Robert MASSON dans **"Revue illustrée des Artistes d'Aujourd'hui"**.

(1) Alphonse BLANC **"Brioude et sa région"** avec 120 lithographies originales de J. ARCHIMBAUD paru en 1944 chez Etienne TISSANDIER ; **"Royat, ville d'eau, notes d'art et d'histoire"** illustré de 52 lithographies ; album de 36 gravures à la pointe sèche sur l'Auvergne présenté par André CHAUMIER de l'Académie Française pour le compte de la société des bibliophiles d'Auvergne ; Raymond-Julien PAGÈS **"Châteaux de la Loire en Haute-Loire"** plaquette illustrée de 15 lithographies de J. ARCHIMBAUD (1945).



"Un matin sur l'Orne" sépia exposée au salon de Versailles en 1930 (figure dans "Programme du Grand Concours Régional et festival de Gymnastique et de Musique" de l'Union Drouot - Jœuf 1931).

La bohème, le Québec

L'artiste ne devait pas se fixer en Auvergne, région qu'il avait tant parcourue pour en immortaliser les paysages et les vieilles pierres. Après avoir vivoté - «**Après la guerre, j'étais fauché comme les blés**» - et tenté sans succès sa chance dans divers commerces, ARCHIMBAUD choisit de s'installer définitivement au Québec en 1964 et d'y finir paisiblement ses jours. Il n'y reste cependant pas inactif, il visite la province francophone dans tous les sens et fixe croquis après croquis ses impressions sur le papier.

"Depuis, légèrement souffrant, Archimbaud n'en continuait pas moins de travailler avec une ardeur et une constance que seul justifiait son amour de l'art et de la beauté. Ne pouvant plus se déplacer, il puisait à même ses souvenirs et ses impressions de voyages et réalisait des pastels où la finesse du dessin et la luminosité des coloris rappellent à la fois les éclairages à la Rembrandt, les compositions des maîtres du XVIII^e siècle et la palette des impressionnistes. Archimbaud avait développé un style hautement personnel qui ravissait les collectionneurs québécois. Paysage, auto-portrait ou nature morte, cet artiste à la stature puissante trahissait une sensibilité d'une délicatesse surprenante" (extrait d'un article de Claire HARTING dans "Photo-Journal" (1976)).



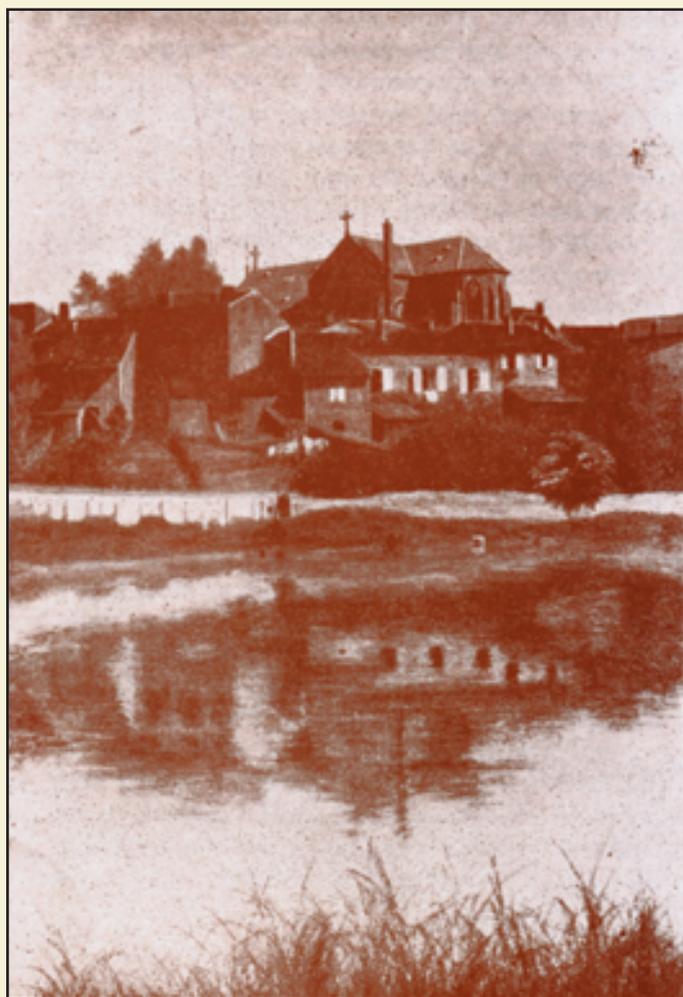
"Un coin de la rue Fabert à Moyeuve en 1868", dessin réalisé en juillet 1937 par J. ARCHIMBAUD d'après la reproduction photographique d'une œuvre originale de A. WAROQUY (tiré de "Essai d'histoire paroissiale..." document aimablement communiqué par Mme DOUDOUX de Moyeuve-Grande).

Le peintre s'est éteint tout doucement en avril 1976 à la suite d'une longue maladie, sa femme à ses côtés dans le petit logement qu'il occupait depuis son arrivée à Duvernay-Laval. Il est alors reconnu comme un maître incontesté de la gravure et du pastel, ayant mis près de trois quarts de siècle à acquérir une maturité artistique telle que ses œuvres jouissent à présent d'une renommée internationale. Après sa disparition, ses tableaux sont exposés dans huit galeries d'art au Québec. Tous vendus, ils sont aujourd'hui en possession de collectionneurs du monde entier qui peuvent apprécier des gravures d'une rare qualité, la belle harmonie de paysages d'automne que l'artiste affectionnait particulièrement ou des pastels aux coloris subtils tels : "**Le coin d'une femme pieuse**", "**La cabane à sucre**", "**Le coin du solitaire**".

Un nom, une famille admirables

Le nom de Jean ARCHIMBAUD ne devait pas seulement rester attaché à sa production artistique. Ida son épouse et sa fille Jeanine vont lui donner une magnifique dimension humanitaire.

Jeanine ARCHIMBAUD, décoratrice, propriétaire d'une petite industrie de vêtements, aurait pu comme la plupart des gens couler une existence tranquille au Québec. Une fois déchargée de ses obligations familiales, elle ressent le besoin de se rendre utile et décide de devenir missionnaire laïque au Guatemala afin de prêter main-forte à un religieux québécois qui cherche de l'aide.



"Un coin du vieux Jœuf : l'Église et l'Orne" par J. ARCHIMBAUD (1931).

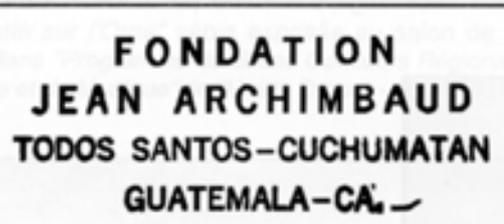


"Jœuf - Les Forges de Wendel" par J. ARCHIMBAUD (1931).

Les 9 tableaux et dessins reproduits dans le programme de la manifestation des 18 et 19 juillet 1931 sont photographiés aux ateliers Girardot de Jœuf ; les clichés typographiques sortent des ateliers Humblot de Nancy.

Débarquant en pleine révolution, Jeanine et son mari sont accueillis par les mitraillettes et les chars d'assaut en 1969. Apprenant comment soigner les maladies tropicales, comment faire les accouchements, Jeanine apprend aussi la langue espagnole pour s'investir complètement dans la mission. Au bout d'un an, elle part à Nuevo Progresse, un village voisin où les habitants sont disséminés dans la montagne et les plantations de café ; là, elle crée un hôpital et une école de couture (1). En 1978, épuisée de faire la navette entre l'hôpital et l'atelier de couture, des raisons politiques la pressant en outre de partir, elle rentre à Montréal chercher de l'aide et des fonds. Elle laisse alors entre les mains de 3 religieuses un hôpital solide où 22 infirmières ont été formées sur place. (2)

Après le décès de son époux, Ida ARCHIMBAUD a partagé son patrimoine entre ses 3 enfants. Jeanine ajoute à cet héritage paternel ce qu'elle a reçu de la succession de ses grands-parents maternels et investit tout son avoir au Guatemala. Une nouvelle aventure commence dans un petit village des bords du Pacifique, une région de plantations de coton : elle ouvre un hôpital, une école d'infirmières, de laborantines et une école d'agriculture. Cette fondation de Los Todos porte le nom de Jean ARCHIMBAUD. La veuve du peintre aide le plus possible l'entreprise de sa fille et de son gendre ; vivant une partie de l'année au Guatemala, elle achète une ambulance qu'elle conduit elle-même à plus de 70 ans. (3)



Hélas, en 1981, l'hôpital à peine achevé, la situation devient à nouveau menaçante. Quinze prêtres ont été assassinés, les congrégations religieuses rappellent leurs membres. La fondation est détruite, son mari étant porté disparu, sa propre vie menacée, Jeanine doit s'enfuir, son entreprise réduite à néant. Repartant quelques mois plus tard pour le Mexique où les réfugiés guatémaltèques ont afflué, elle incarne aujourd'hui l'aide québécoise au Guatemala (4). Quand l'amour des autres et l'amour de l'art sont ainsi associés, nous ne pouvons qu'être admiratifs.



Carte éditée au profit de la fondation J. ARCHIMBAUD et expédiée par Ida ARCHIMBAUD à son amie de jeunesse Marie-Louise NOËL-FRISER ; à l'arrière figure le tampon ci-contre.



(1) Dans une contrée où la malnutrition, l'ignorance de l'hygiène et la tuberculose font des ravages, Jeanine ARCHIMBAUD et son mari commencent par ouvrir un petit dispensaire. Puis avec 58 dollars seulement, ils créent une école de coupe et de couture : 54 élèves et pas une machine à coudre ! Un an plus tard, des amis achètent 6 machines ; les vêtements sont vendus dans des boutiques au Québec.

(2) Une fondation américaine prend en charge la mission de Nuevo Progresse.

(3) Mme Ida ARCHIMBAUD s'occupe d'achats de terrains, d'impressions de cartes vendues au profit de la Fondation et anime un comité à Montréal. Vivant avec ses retraites de France, elle **"arrive à constituer un petit avoir à Jeanine pour qu'elle ne manque de rien sur ses vieux jours"** (lettre à Mme FRISER de Jœuf le 7/11/1978). Elle décède le 4 avril 1983, 7 ans, jour pour jour, après son époux.

(4) D'après un article de Claire HARTING dans **"Le Journal de Montréal"** (mai 1983).



Une vue de St-Pierremont, ancien colombier de la ferme, 1774 (tiré de "Essai d'histoire paroissiale..." par l'abbé JACQUEMIN, document prêté par Mme DOUDOUX).



Les deux gravures des bas de pages 7 et 8 sont extraites de l'ouvrage "Châteaux de la Loire en Haute-Loire", (communiquées par Mme ARCHIMBAUD-DUMONT).

Un héritage d'une grande beauté

Au regard de son œuvre, cette évocation d'un grand artiste doté d'une personnalité attachante nous semble bien modeste. A notre regret, la pagination ne permet qu'un choix limité de reproductions des travaux du peintre graveur. Au cours de nos recherches, nous avons découvert des gravures et dessins dont nous ignorions l'existence ; l'inventaire reste à faire, l'héritage est immense et d'une telle richesse ! Au terme de ces quelques pages, "Le parvis de l'Église Ste Croix de Jœuf" ou "Les Forges de Wendel : Féerie Nocturne" réalisées d'ARCHIMBAUD nous apparaissent sous un jour différent. En appréciant la beauté des sanguines et des "sépias joviciennes" nous en venons à déplorer leur nombre trop limité. En redécouvrant Jean ARCHIMBAUD, nous appréhendons, avec la sensibilité de l'artiste en prime, une part de notre histoire.

Nous tenons à remercier vivement Mmes Huguette ARCHIMBAUD-DUMONT et Nadine ARCHIMBAUD-DE CASSAN, nièces de l'artiste ; leurs archives familiales ont été très précieuses pour la rédaction et l'illustration de notre article. Nous adressons aussi nos remerciements à Mme DOUDOUX et M. SABOURET pour leur aimable collaboration. **Illustrations** : archives C.P.H.J. (sauf mention dans légende). **Recherche et synthèse** : J.F. BOURCIER et R. MARTINOIS.